

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 29 MARS 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

Effets prodigieux de la division du travail.—Causes de cette puissance.

L'expérience démontre qu'un judicieux emploi du travail des hommes et des capitaux peut augmenter d'une manière prodigieuse la faculté de produire. Le procédé général de division du travail en est un exemple frappant.

On désigne ainsi la séparation des occupations, au moyen de laquelle chaque personne fait toujours la même opération ou du moins un petit nombre d'opérations.

La puissance de ce moyen, judicieusement analysé par Adam Smith au début de son livre, se démontre par l'énoncé des merveilles qu'il produit.

D'abord, les ouvriers acquièrent une habileté extrême. Si un forgeron, par exemple, accoutumé à manier le marteau, entreprend de faire des clous, c'est avec peine qu'il en fait d'abord 200 ou 300 dans un jour.

Peu à peu il devient plus habile, et si habile, qu'on voyait, avant l'emploi des machines, de jeunes cloutiers à la main fabriquer jusqu'à 2,500 clo. par jour. — Lorsque les aiguilles sortent de la trempe, elles sont légèrement recourbées, elles ont le crochet. Ce sont des femmes qui les redressent au moyen d'un coup de marteau sur une petite enclume. Chacune de ces dresseuses, comme on les appelle, peut en redresser 4 à 5,000 par jour.—Naguère, lorsqu'on perceait encore les aiguilles à la main, à l'aide d'un poinçon sur lequel on tapait avec un marteau, un ouvrier pouvait en percer 2,000 par jour. Cette opération se faisait avec une rapidité extrême et une adresse incomparable; et il n'était pas rare de voir de petits enfants, faisant cette besogne, percer un cheveu et en faire passer un autre au travers.

Par la division du travail les ouvriers ne perdent pas de temps à changer—d'occupation,—de place,—de position et d'outils;—et l'attention, toujours plus ou moins paresseuse, n'a pas besoin de se recueillir de sujets nouveaux.

En second lieu, l'esprit et le corps acquièrent une habileté extraordinaire, même dans des opérations difficiles. Telle est l'adresse d'un pianiste, d'une plieuse de journaux, d'un calculateur, d'un compositeur d'imprimerie et de tous ceux enfin qui répètent souvent les mêmes opérations.

Troisièmement, la division du travail, en réduisant chaque tâche à une opération plus simple, en concentrant l'attention et l'observation, fait découvrir les procédés les plus expéditifs.—L'histoire industrielle nous apprend en effet qu'une partie des mécanismes et des procédés employés dans les arts sont dus à des ouvriers.

En résumé, *diviser le travail*,—c'est le *simplifier et l'abrégé*;—c'est encore augmenter la quantité et la qualité des produits;—c'est, en même temps, di-

minuer les frais à l'aide desquels on les obtient, le Prix auquel ils se vendent;—or, diminuer le prix, c'est augmenter la Consommation et l'Aisance, et, par suite, la moralité et la sécurité. Telle est la série du progrès constatée à propos des frais de production (chap. IV) et des machines (chap. VII).

C'est ainsi qu'Adam Smith a pu citer une fabrique d'épingles où déjà de son temps (en 1770) dix ouvriers, se partageant les soixante-dix-huit opérations que nécessitait la fabrication de ces objets, pouvaient produire 48,000 épingles chacun. D'où la possibilité d'obtenir cet objet si utile à un prix si bas.

De nos jours, grâce à une division encore plus étendue et à l'emploi des machines, on peut acheter 20 épingles pour un sou, 4 épingles pour 1 centime.—Les aiguilles, qui passent ainsi par un grand nombre de mains et sont soumises à cent vingt opérations, coûtent également fort peu. Les plumes de fer sont dans le même cas.

Dans la fabrique de Blanzv-Pourr, à Boulogne-sur-Mer, 880 ouvriers, exécutant de 15 à 21 opérations, et aidés de machines, fabriquent 2,200,000 grosses (12 douzaines) par an, soit 1200 plumes variées, plus environ 65 porte-plumes par journée d'ouvrier.

INDUSTRIE DES ACIERS DOUX

Depuis quelques années l'industrie des aciers doux s'est développée très rapidement dans l'Ouest de l'Ecosse; en effet, toute cette industrie, si importante aujourd'hui, ne remonte guère à plus de six ans. Actuellement elle passe par une crise sévère, car il y a quelques semaines environ 6,000 ouvriers se sont mis en grève et on ne saurait dire quand cet état de choses arrivera à sa fin. Il est certain que la demande d'aciers pour la construction navale a baissé considérablement, et par conséquent les patrons se croient, avec raison, forcés de rabaisser le chiffre des salaires dans une certaine proportion. Ils ont refusé de remettre l'affaire à l'arbitrage, bien que les ouvriers se soient engagés à se soumettre à la décision de l'arbitre, qu'elle leur soit favorable ou défavorable.

Il est évident qu'un arbitre ne saurait connaître que l'état des cours tel qu'il était sur le passé et non de celui de l'avenir. Quoi qu'il en soit la question du chiffre des salaires d'ouvriers n'est pas précisément le fin mot de la situation. Voici l'état de la question: jusqu'ici, quelques-uns des fabricants, en payant des primes aux ouvriers, sont arrivés à augmenter démesurément la production d'acier.

Aussitôt que la demande commençait à diminuer, on ne payait plus ces primes; mais les usiniers ont, dès à présent, conçu l'idée que tôt ou tard ils seront à même de fournir leurs produits à aussi bon marché que le fer malléable.

Notre correspondant, qui nous fournit ces détails, croit savoir que quelques-uns des fabricants les plus capables ont cette idée pour point de mire et qu'ils ne se reposeront pas avant d'avoir atteint leur but qui consiste, pour ainsi dire, à remplacer le fer par l'acier. Telle est la tendance actuelle, et il n'y a pas à en douter, les autres fabricants d'acier écossais finiront par emboîter le pas à leurs énergiques confrères. Il va sans dire que tous ceux qui s'occupent de la construction, dans n'importe quelle branche, ne demanderont pas mieux que de se servir de l'excellent acier doux d'Ecosse, s'ils peuvent se le procurer à bon marché.

ANTIMOINE.

L'antimoine est blanc gris, éclatant, lamelleux, doué d'une odeur et d'une saveur particulières, surtout lorsqu'il est réduit en vapeurs. Sa densité est 6,7. Il est très-fragile, et se réduit aisément en une poudre fine. Chauffé à l'air jusqu'au point de fusion, il s'enflamme et se convertit en protoxyde. On se procure l'antimoine en grillant le sulfure, ce qui le fait passer à l'état de protoxyde; ce dernier est réduit par le charbon, mais il retient toujours quelques traces d'arsenic.

On verra plus loin l'emploi qui se fait de l'antimoine pour durcir le plomb auquel on l'associe dans la fabrication des caractères d'imprimerie et de divers autres objets.

On obtient un sous-oxyde en employant un morceau d'antimoine comme pôle positif d'une pile employée à décomposer l'eau, il se présente sous la forme de flocons gris.

En distillant l'antimoine avec le contact de l'air, on obtient un protoxyde cristallisé par sublimation, et connu sous le nom de *fleurs argentines d'antimoine*.

En fondant dans un creuset du protoxyde d'antimoine provenant du grillage du sulfure, on obtient un verre jaune rougeâtre: c'est le *verre d'antimoine*. Il contient une assez grande quantité de silice qui provient du creuset employé.

Il existe encore deux combinaisons de l'antimoine avec l'oxygène: ce sont l'*oxyde d'antimoine*, formé de

2 équivalents d'antimoine (126 X 2).....	256
3 équivalents d'oxygène.....	24
	288

et l'*acide antimonique*, formé de

2 équivalents d'antimoine.....	256
5 équivalents d'oxygène.....	40
	296

En mêlant 16 parties de sublimé corrosif avec 6 parties d'antimoine, introduisant le mélange dans une cornue très-sèche, à laquelle on adapte un récipient de verre, et chauffant lentement la cornue, il se forme des vapeurs qui se condensent dans le récipient.

On obtient ainsi un chlorure d'antimoine, connu sous le nom de *beurre d'antimoine*, à cause de sa consistance. Il est employé comme caustique en médecine, et dans les arts on s'en sert pour bronzer les métaux.

En fondant le sulfure d'antimoine avec la moitié de son poids d'azotate de potasse, on forme le *foie d'antimoine* employé dans la médecine vétérinaire. Le sulfure et le protoxyde d'antimoine constituent le *kermès minéral*; on le prépare en faisant digérer une dissolution de carbonate de potasse sur du sulfure d'antimoine, faisant bouillir le mélange pendant deux heures, filtrant et laissant refroidir la liqueur dans une terrine. Le kermès est employé dans le traitement des pleurésies.

Par quel hasard un couteau peut-il ressembler à un navire.

Un couteau peut ressembler à un navire quand il appartient à un charcutier, parce qu'alors il peut entrer dans le *porc* (port).

La Persécution au Tonking.

Nous trouvons dans les *Missions catholiques* plusieurs lettres antérieures aux douloureux événements survenus dans l'extrême Orient, mais dont le résumé est cependant de nature à intéresser vivement nos lecteurs. Nous ferons remarquer que les dernières dépêches ont malheureusement confirmé les craintes exprimées par les missionnaires, qui voient maintenant chaque jour s'amoncèler autour d'eux de nouvelles ruines, en haine du nom chrétien et du nom français :

Dès le mois de décembre Mgr Puginier écrivait :
.....Le pays a eu beaucoup à souffrir depuis le mois de mars, et il souffre encore énormément de la longueur de la lutte de la France contre les Annamites et les Chirois. Les villes de Ha-Noï, de Nam-dinh et de Hai-duong ont été brûlées en grande partie, et entièrement pillées par des bandes d'irréguliers, qui, au moment où les Français étaient en petit nombre, profitaient de la nuit pour exercer leurs ravages contre la population sans défense. A l'extérieur, de nombreuses et fortes bandes de pirates armés de lances, de fusils, et parfois de canons, pillent et incendient les villages, qui sont rarement en état de leur opposer une résistance efficace.

Dans la seule province de Ha-noï, on compte déjà au moins un tiers des villages (environ 300) ruinés dans l'espace de quelques mois.

Parmi les villages chrétiens, nous en connaissons quatre entièrement détruits et plus de quinze autres pillés. Plusieurs chefs-lieux de paroisses ont été vivement attaqués, mais grâce au sang froid et à l'énergie des prêtres et de leurs catéchistes, qui ont organisé la défense, les assaillants ont été repoussés.

Ajoutez aux malheurs du brigandage ceux qui naissent de la guerre, les impôts extraordinaires que les mandarins ont prélevés pour l'entretien de leurs troupes et des Pavillons-Noirs, et vous comprendrez facilement que le pays n'est pas loin d'être ruiné. Il est en même temps menacé d'une famine : une grande quantité de riz a été perdue dans l'incendie des villages et la récolte d'automne a été complètement détruite par l'inondation.

Mgr Croc écrit de la partie méridionale du Tonking qu'ils sont en butte aux mêmes vexations et aux mêmes anxiétés.

Mgr Caspar fournit sur la révolution du palais qui s'est déroulée d'une façon sinistre à la cour de Hué, des détails qui précisent la situation.

La France ayant en quelque sorte donné au roi d'Annam l'investiture qu'on avait jusqu'alors sollicitée de l'empire chinois, les mandarins, ayant à leur tête Tuong et le ministre de la guerre, résolurent de précipiter les événements.

On força le roi à s'empoisonner et on lui donna pour successeur un jeune homme de seize ans, qui a pris le nom de Kien-Phue. En réalité c'est Tuong qui gouverne et aucune paix ne sera durable avec cet ennemi irréconciliable et acharné des Français.

La mission fut cernée pendant les événements, on voulait intercepter toute communication avec la légation.

Quelques jours après, des bandes armées, aux cris de : mort aux chrétiens ! guerre aux Français ! attaquèrent et pillèrent pendant la nuit quatre chrétiens. Je voudrais, continue Mgr Caspar, pouvoir donner des détails sur les massacres qui ont eu lieu, mais les communications continuent à être interceptées et je ne puis savoir au juste combien de chrétiens ont été victimes de cette diabolique fureur des lettrés. La petite chrétienté de Buong-Tam, à trois lieues d'ici, est réduite en ce moment à une dizaine de survivants. Cinquante ont été massacrés ; le fait est certain.

Quant aux autres endroits où de pareilles horreurs ont eu lieu, le chiffre de trente victimes ne paraît pas exagéré. D'après ce que j'ai entendu dire, nos chrétiens près de mourir se seraient tous conduits en vrais disciples de Jésus-Christ crucifié. Je réserve à une autre occasion de vous relater des détails qui méritent d'être rapportés.

M. Guinand, missionnaire du Houang-Tong, a vu sa résidence pillée et n'a pu qu'à grand-peine

échapper à la mort, grâce au dévouement des chrétiens qui l'ont arraché à une populace furieuse.

Mais les bandits ont fait main basse sur tout ce que possédait le pauvre missionnaire, ornements, livres, vases sacrés ; ses néophytes ont été également dépouillés et laissés sans ressources au commencement de l'hiver. Là encore, que de ruines à réparer, de misères à secourir...

Tel est à peu près partout l'état actuel de ces infortunés pays. C'est profondément triste et l'on ne peut prévoir la suite des événements. La prise de Son-Tay a considérablement refroidi les sentiments belliqueux des Chinois ; cependant ils ne semblent pas encore convaincus de leur impuissance.

Les nouvelles si précises que publient les *Missions catholiques* sur la persécution de l'extrême Orient, sur les épreuves des missionnaires et des chrétiens tonkinois suffisaient à attirer par elles-mêmes l'attention de tous les lecteurs français. Aussi les journaux, sans distinction d'opinions, ont-ils emprunté largement au Bulletin des détails sur les graves événements qui se passent dans l'extrême Orient, et la charité catholique et française s'est empressée de répondre à l'appel de Mgr Puginier. De nombreuses listes de souscriptions sont publiées chaque semaine par les *Missions catholiques*, et à côté de l'obole du pauvre, du denier de la veuve, paraît l'offrande du riche. Puissent des dons plus nombreux encore montrer la sympathie de la France aux chrétiens persécutés en haine du nom français !

Signalons le charmant travail, en cours de publication, du R. P. Le Roy : *A travers le Zanguebar*.

Les mœurs de ces populations lointaines sont décrites dans un style plein de verve et d'entrain, avec cette précision de détails qui caractérise un explorateur distingué et avec cette émotion qui n'appartient qu'au missionnaire.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

La scène se passe dans le bureau du Téléphone en cette ville.

« Un particulier veut acheter un téléphone.

Mais demande-t-il à l'employé, est-ce d'un usage difficile ?

Oh ! non, monsieur, tout le monde peut parler dedans. »

Alors le particulier dit : « Tous les muets devraient en avoir. »

* *

On admire certains députés de ce qu'ils parlent des heures entières sur quelque chose. On doit admirer bien davantage les femmes qui parlent des heures entières sur rien.

* *

Un Lycéen à son professeur de logique.

Monsieur, à quel âge selon vous, commence le raisonnement ?

Vers sept ans, mon ami.

Et la raison, jamais.

* *

Le sens de l'admiration a créé plus d'œuvres que les œuvres elles-mêmes ne créent à leur tour d'admiration.

* *

Quel est le comble de la naïveté :

« Se promener nu-tête en plein soleil pour mûrir ses réflexions. »

* *

La véritable vie est celle dont tous les instants sont bien employés.

* *

Un sot vaillant.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : « Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop grandes pour un

homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.

* *

Le petit Henri fait sa prière devant sa maman :

Arrivé à la phrase du *Pater* :

« Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons... » Il s'arrête subitement :

Tiens, dit-il, ça me fait penser que ce matin, quand j'ai rencontré Anna qui m'a griffée, j'ai oublié de lui flanquer des gifles.

* *

La scène se passe à Gand.

Un monsieur à un commissionnaire :

« La route du jardin zoologique, s'il vous plaît ? »

Ah ! monsieur, en ce moment toutes les bêtes y meurent, n'y allez point.

* *

La curiosité est le défaut des enfants qui ne savent rien et des sots qui s'occupent des sottises d'autrui.

* *

La décence est l'une des plus grandes vertus de la société.

* *

C'est une des merveilleuses sauve-gardes de la décence que de l'avoir rendue de bon goût.

* *

Le dédain excepté pour le vice, indique toujours une borne dans l'esprit.

* *

Quel est le comble du lyrisme pour un architecte : C'est de prendre une *pétale de rose* pour le *pavillon de Flore*.

* *

Quel est le comble de la pussillanimité :

Reculer devant une pendule qui avance.

* *

Quelles sont les tasses les moins chrétiennes.

Parbleu ! les tasses les moins chrétiennes sont les tasses à thé.

* *

Chez un dentiste.

Le client--Monsieur, vous m'avez posé un rate-l'ier.....

Le dentiste--Je le sais.

Le client--Vous m'avez promis que ce serait absolument comme des dents naturelles.

Le dentiste--Sans doute.

Le client--Or vos fausses dents me font horriblement souffrir.

Le dentiste (avec conviction)--Eh ! bien... Elles n'en imitent que mieux la nature !

* *

Dans une réunion électorale :

--Electeurs ! je suis votre député de droit.

--Pourquoi ?

--J'ai été cinq ans à Nouméa.

Une voix sombre s'élève au fond de la salle :

--Non ! J'ai plus de titre que ce citoyen-là.

--Lesquels ?

--J'ai été quinze ans au bain.

Réponse au Problème.

On vide 5 gal. dans la cruche de 5 gal. ; on remplit avec cette cruche la cruche de 3 gal. ; on vide ces 3 gal. dans la cruche de 8, et l'on met le 2 gal. qui restaient de la cruche de 5, dans la cruche de 3. On a alors 2 gal. dans la cruche de 3, et 6 gal. dans la cruche de 8. On remplit de nouveau la cruche de 5 gal. ; puis on vide un gallon de cette cruche dans celle de 3 gal. qui n'en contenait auparavant que 2. On a alors 4 gal. dans la cruche de 5, 3 dans la cruche de 3, 1 dans la cruche de 8. On

vide les 3 gal. de la cruche de 3 avec celui de la cruche de 8 ; et l'on a pour réponse, 4 gal. dans la cruche de 5, et 4 gal. dans la cruche de 8.

L'heureux gagnant est mad. Mathilde Marsolais, épouse du docteur Marsolais. Nos félicitations.

PROBLEME.

Un individu entre chez un marchand de chaussures et achète une paire de souliers pour \$4.00. En paiement il donne un billet de banque de \$100.

Le marchand envoie changer le billet à la banque afin de remettre son change à l'acheteur qui reçoit donc \$96.

Le lendemain le banquier s'apercevant que le billet était faux le remet au marchand en le priant de lui rendre les \$100 obtenus, la veille, en échange du billet, ce qui est fait aussitôt au grand mécontentement du marchand qui constate que son individu est disparu.

On demande quel est celui qui a le plus perdu dans ces transactions et quelle somme il a perdue.

Le vainqueur aura droit à une magnifique romance intitulée "Un premier Amour" que nous devons à la générosité de M. C. F. Morel, étudiant en médecine.

Les Travaux de Montmartre

La commande donnée à la carrière s'exécute. Elle est récente, aussi les pierres ne peuvent-elles pas encore arriver en grand nombre. Il en arrive cependant et, dans peu de temps, les arrivées se multiplieront.

Avant de poser de nouvelles assises sur toute l'étendue de la basilique, il est nécessaire de terminer un travail assez minutieux. La seizième assise terminée dans le courant de cet hiver n'atteignait pas toute la hauteur des fenêtres des chapelles absidales. Avant de placer des assises horizontales, il faut fermer complètement les cintres de ces fenêtres. Ce travail a été prévu et est compris dans la commande précitée. Il se poursuit en ce moment. Mais, comme il exige des pierres de petit appareil, il ne peut pas marcher vite. Les assises horizontales se placeront avec plus de célérité.

Le travail en question n'est pas seulement lent, il est peu apparent ; la fermeture des cintres se voit difficilement. Pour s'en rendre compte, il faudrait monter sur les parties des échafauds justement interdites au public, parce que la promenade n'y serait pas sans danger. Il faut donc que nos zéloteurs et nos amis nous continuent encore une confiance que nous n'avons jamais trahie. Quand le moment sera venu, nous espérons, Dieu aidant, leur causer une joyeuse surprise.

L'ornementation intérieure de la chapelle de chevet, se poursuit, au moins dans ses grandes lignes ; la sculpture ne sera terminée que plus tard. Ce sera la partie la plus richement ornée de l'Eglise, bien que toujours d'un style grave et sobre.

Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons dit de soin avec lequel les travaux sont menés. Nous en avons reçu une confirmation bien honorable pour notre architecte et bien consolante pour les amis de l'œuvre du Vœu National. Un membre de l'Institut, professeur à l'Ecole des beaux-arts, l'honorable et savant M. Vaudremer, suivi de ses élèves, est venu visiter notre chantier, et donner à ses disciples nos travaux comme un modèle de bonne organisation et d'exécution parfaite. Ce n'est pas seulement pour l'architecte une satisfaction de gloire. C'est une sécurité pour tous les adhérents au Vœu National. Les édifices bien construits sont les seuls qui durent longtemps.

On se rappelle l'histoire de cet artiste de l'antiquité disant à son concurrent : "Ne pouvant faire la déesse belle, tu l'as faite riche." Il est facile d'enrichir un monument en y prodiguant la dorure, la peinture, les marbres de couleur. Est-ce là de la vraie richesse ? Non, pas plus que des étoffes voyantes et des bijoux faux ne sont une vraie parure. La vraie richesse architecturale consiste dans la belle

conception du plan, la pureté des lignes, le bon choix des matériaux. Il y a quelques années, nous eûmes l'honneur de recevoir sur le chantier la visite de M. Lefuel, le célèbre architecte. M. Lefuel était un juge éclairé... plus éclairé qu'indulgent. "J'aime les églises blanches," disait-il en parcourant la crypte. Cet habile artiste sentait que la beauté d'un édifice tient plus au goût sévère et au grand style qu'à la profusion des ornements. Nous ajouterions que c'est là le genre de beauté qui convient le mieux, et le seul qui résiste bien aux brumes et à la poussière du climat de Paris.

Les visiteurs du chantier ont peu remarqué un pavillon assez élevé, couvert en tuiles, qu'on termine en ce moment. Indépendamment des études sur le papier dont parlait le dernier numéro du *Bulletin*, on fait aussitôt d'autres études, malheureusement beaucoup plus encombrantes. Ce sont des études de coupe de pierre. Avant que la basilique s'élève en grand, son modèle se fait en petit, pièce à pièce. Il sera assez haut pour occuper le pavillon précité, lequel servira en outre à emmagasiner la collection de plus en plus nombreuse de nos moulages et de nos modèles. Les moulages sont des matériaux indispensables pour l'étude et la composition des détails. Quant aux modèles, il est nécessaire d'en avoir un certain nombre bien avant de ne rien sculpter en pierre ; c'est le seul moyen d'arrêter la forme et la dimension des détails et d'harmoniser toute la décoration.

—Vœu National.

La Division du Travail dans toutes les professions, —entre les Industries, les Localités et les Nations.

On observe les heureux effets de la division du travail dans toutes les branches de l'industrie humaine : dans les sciences, dans les arts, en agriculture, dans le commerce, dans les manufactures.

Les sciences n'atteignent un haut degré de perfection que lorsque ce sont des hommes différents qui se livrent à un petit nombre de recherches auxquelles elles donnent lieu.

Dans les beaux-arts, dans la littérature, dans l'art de guérir, etc., il faut s'adonner à une spécialité pour acquérir habileté, renom et fortune.

Dans toute Administration, il n'y a pas de bonne organisation sans la séparation des occupations et la responsabilité individuelle.

La variété des saisons et les phases périodiques de la culture sont des obstacles à la division du travail ; mais pourtant il y a des hommes qui sont plus spécialement laboureurs ; d'autres, plus spécialement batteurs de grains en grange ; d'autres sont préposés à la garde des bestiaux ; d'autres, à la conduite des animaux de trait, au soin des troupeaux, à la culture des arbres, etc.—Au surplus, on voit la division s'étendre avec le progrès des cultures, avec l'introduction des machines, et réciproquement.

Dans l'industrie commerciale, on trouve non-seulement le commerce en gros, le commerce de détail, celui d'exportation, mais encore celui de chaque espèce et de chaque variété de marchandises.—Il y a, en outre, des commerçants dont toute l'industrie consiste à recevoir et à payer pour les autres, ce sont les Banquiers ; d'autres qui ont pour unique industrie de mettre les acheteurs et les vendeurs en communication, ce sont les Courtiers ; et dans chacune de ces professions, les fonctions et les occupations sont très divisées.

Mais c'est dans les manufactures que la division du travail peut s'appliquer davantage, comme le démontrent les exemples que nous avons indiqués et mille autres encore que nous pourrions citer. C'est aussi pour des manufactures qu'on en constate mieux les avantages, par le perfectionnement des procédés, la rapidité du travail, le bas prix des produits.

La division du travail est donc plus ou moins étendue, selon la nature des industries.

Elle dépend aussi des voies de communication, c'est-à-dire de la facilité avec laquelle les produits

et les services s'écoulent ou se vendent et, comme on dit, de l'étendue des débouchés.

Dans une petite localité où les produits s'écoulent difficilement, plusieurs travaux de nature souvent fort différente sont exécutés par la même main. Un médecin y est à la fois pharmacien, chirurgien-dentiste, oculiste.—On voit l'épicier de village obligé d'être à la fois barbier, mercier, faïencier, cabaretier et même écrivain public, tandis que, dans une grande ville, chacune de ces professions se subdivise, au point que l'on voit des magasins spéciaux pour les thés, les huiles, les vinaigres, la moutarde, etc.

La spécialisation des diverses industries est un autre aspect de la division du travail, par suite de laquelle la plupart des produits sont le résultat de la coopération de plusieurs professions. C'est ainsi que la charrue nécessite le concours du charron qui fait le mancheron et du forgeron qui fait le soc, et avant, le concours du producteur de bois, de hêtre et du producteur de fer, etc. ; les coopérateurs d'un habit sont innombrables.

On a calculé qu'un kilogramme de coton, récolté dans l'Inde, travaillé en Angleterre et réexporté dans l'Inde, passe par cent quarante mains et fournit la matière d'un tissu à la portée des plus pauvres, grâce à cette grande division du travail qu'il a fallu pour le mettre en œuvre.

La division du travail s'établit non moins avantageusement entre les diverses parties d'une même contrée, entre les divers pays, entre les divers continents, selon leur climat, la nature de leur sol, les aptitudes et les mœurs de leurs habitants.

C'est par l'effet de cette division territoriale et à l'aide des voies de communication, du commerce et des échanges s'établissant entre les diverses localités,—que les consommateurs, de tous les pays obtiennent les meilleures qualités en toutes choses et au plus bas prix,— que l'homme du Nord et l'homme du Midi participent chacun aux avantages réciproques de leur pays.

C'est là une des grandes lois de la Nature physique et sociale, dont l'observation produit l'aisance et favorise la civilisation, dont la violation aux frontières des Etats a causé et cause encore d'incalculables maux à l'humanité.

RECETTES.

Prunes confites.—Choisissez demi-cent de prunes, soit reines claudes, mirabelles ou autres ; faites-les blanchir ; lorsqu'elles seront bien molletes, vous les retirerez avec une écumoire et les mettez dans l'eau fraîche. Faites clarifier cinq livres de sucre, mettez vos prunes dans un vase et couvrez-les de sucre clarifié un peu plus que tiède ; retirez vos prunes le lendemain, faites bouillir votre sucre par quatre jours différents, et remettez chaque fois vos prunes ; la dernière fois vous ajouterez deux verres d'eau à votre sucre et le jetterez bouillant sur vos prunes.

Bœuf rôti.—Le morceau où se trouve le filet est le plus recommandable. Placez-le à la cuisinière avec poivre et sel, arrosez-le du jus qui en découle pendant une heure ; ajoutez ensuite une chopine d'eau dans la cuisinière et continuez de l'arroser avec cette eau jusqu'au moment de la tirer. Si c'est un gros morceau, prenez au moins trois ou quatre heures pour le cuire.

Tartes.—Etendez la pâte mince dans le fond d'une assiette, et placez-y telle confiture que vous voudrez ; vous mettez une couverture de pâte et faites cuire. On peut couvrir de pâte les tartes aux compotes.

Confitures aux groseilles.—Livre pour livre, mettez de l'eau pour faire fondre le sucre, et jetez les groseilles dans le sirop ; faites cuire en remuant la casserole, pendant plus d'une heure.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XII.

Qui n'est que la continuation du précédent.

Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, Armand de Carcassonne et plusieurs autres, se lièrent avec lui par le serment de prendre la place des captifs, s'ils ne pouvaient les racheter autrement, et pour sa seule part, Pierre Nolasque racheta plus de quatre cents esclaves.

« Cette noble institution se propagea rapidement; elle délivra plus de trois cents mille esclaves en Barbarie, et plus tard, comme si l'Afrique ne suffisait pas à sa charité elle fonda des établissements en Amérique, sur cette terre que souille encore aujourd'hui l'esclavage.

« Nous voyons de nos jours d'étranges ovations décernées à ceux qui passent pour avoir affranchi un peuple. Je salue, je l'avoue, avec plus d'admiration et d'amour ces religieux de la Trinité et de la Merci qui se dévouent, au prix de tant de fatigues et de périls, à l'affranchissement des esclaves. Ceux-là sont les vrais libérateurs des opprimés et leur héroïsme, qui ne répand d'autre sang que le leur, vaut bien celui que d'autres déploient sur un théâtre bien différent. Voici le portrait que Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a tracé de ces hommes dévoués :

« Le Père de la Rédemption, dit-il, s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au nom du Roi céleste, dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne, à la vue de cet Européen qui ose, seul, à travers les mers et les orages, venir lui demander des captifs; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement, à pied, le chemin de son monastère.»

« Quel a été le nombre des chrétiens rachetés par l'œuvre de la Rédemption? D'après des documents dignes de foi, les Trinitaires ont racheté au moins neuf cent mille esclaves européens; les Pères de la Merci, de 1218 à 1632, plus de cinq cent mille. C'est donc au moins quatorze cent mille esclaves pour ces deux Ordres religieux.

« Voici pourtant ce que faisaient ces moines du moyen-âge, dont il est aujourd'hui de mode de se moquer.

« Et maintenant, voulez-vous savoir quel était le prix de la rançon? Elle variait suivant l'âge, la force, les aptitudes de l'esclave et aussi, souvent, suivant la cupidité du maître. Certaines relations des Rédempteurs de la Merci nous montrent des esclaves rachetés moyennant une somme de quatre cents livres, d'autres au prix de douze cents. D'après les registres officiels trouvés à Alger, il y en a eu plusieurs de cinq mille livres, d'autres de dix mille. Celle de Michel Cervantès, l'illustre auteur du *Don Quichote* espagnole, en avait coûté vingt-cinq mille aux Pères de la Merci. Ajoutez, au prix du rachat, des droits considérables à payer, les avaries, les dépenses de retour pour les Pères et pour les esclaves délivrés, et vous arriverez en moyenne, pour chaque rançon, au prix de six mille francs de notre monnaie, dit Mgr. Pavy, évêque actuel d'Alger, qui a fait d'intéressantes recherches à ce sujet. Donc le rachat de quatorze cent mille esclaves aurait coûté huit milliards quatre cent millions!

— Que dites-vous de ce chiffre, monsieur Henri, le trouvez-vous assez concluant?

— Mais oui, très-concluant, monsieur, pour nous qui avons toujours soutenu que les moines du moyen âge étaient les accapareurs de la fortune publique.

Si les libres penseurs d'aujourd'hui étaient aussi riches, peut-être feraient-ils plus encore pour l'humanité.

— Eh bien! mais il est facile d'essayer. Pierre Nolasque, Jean de Matha et les autres commencèrent par vendre leurs biens pour secourir leurs frères; écrivez à vos amis les libres penseurs d'en faire autant, ils sont riches eux aussi, quoiqu'ils crient toujours misère: ils ont des châteaux, des hôtels, des galeries de tableaux, de beaux équipages; qu'ils vendent toutes ces superfluités, cela formera une jolie somme avec laquelle ils pourront racheter beaucoup de ces esclaves nègres, qu'ils reprochent tant à l'Eglise, à laquelle ils ont tout pris, de ne plus secourir. Les fonds épuisés, la charité leur viendra en aide; qu'ils aillent vêtus d'une méchante robe et pieds nus, quêter dans les villes et dans les campagnes, aux portes des églises, chez les riches et les pauvres, été comme hiver, car c'est ainsi que procédaient les Pères de la Merci; puis enfin si la source des aumônes n'est pas assez abondante, il restera une dernière ressource à la société philosophico-humanitaire, celle d'aller en masse prendre la place des nègres qu'ils n'auront pas pu racheter autrement. L'Europe, je vous assure, perdra peu par leur absence.

— C'est mon opinion, dit tout haut Bastien à Fleur-des-Pois.

Tout le monde se mit à rire, sauf l'étudiant en médecine, qui se mordit les lèvres avec dépit.

— Mon cher Henri, reprit mon père, qui craignait d'avoir blessé son hôte, ce que je dis là ne s'adresse certainement pas à vous, je connais trop votre bon sens et la générosité naturelle de votre cœur pour ne pas être bien persuadé, qu'en me proposant les prétendues objections par lesquelles certains ignorants croient faire parade de science, vous ne cherchez réellement dans le fond qu'à me fournir l'occasion de dissiper des préjugés malheureusement acceptés par quelques personnes peu instruites. Au lieu de vous en vouloir je vous suis reconnaissant de me donner ainsi que monsieur votre père, quelques petits coups d'aiguillon qui empêchent l'auditoire et l'orateur de s'endormir sur leur sujet, et je vous en remercie sincèrement.

« Pour en revenir à mon sujet, je crois avoir prouvé par des chiffres éloquents la grandeur de l'œuvre accomplie par les Rédempteurs, je voudrais pouvoir, en ce moment, vous faire assister à ces grandes fêtes souvent renouvelées à Paris, à Marseille, à Montpellier, dans toutes les villes du littoral, par lesquelles l'Eglise triomphante célébrait le retour de ses enfants. Les dernières furent célébrées en 1787. Vos grands-pères peuvent les avoir vues. Mon père à moi en avait été témoin, et souvent, d'une voix émue, il m'en a décrit la touchante splendeur.

« Figure-toi, me disait-il, une foule immense et remplissant les rues de Marseille, depuis le port jusqu'à la cathédrale, la population en habits de fête, les navires pavés, des tapis à tous les balcons, le pavé jonché de fleurs, les cloches mêlant dans l'air leur gai carillon au joyeux bourdonnement du peuple. Un navire est en vue depuis quelques heures, il approche, il va toucher à la rive. Le pont est encombré d'esclaves, maigris par la souffrance, hâves, les cheveux et la barbe incultes, mais libres et tendant avec amour leurs bras, que les fers n'entravent plus, vers cette terre bénie qu'ils avaient perdu l'espérance de revoir, vers ce rivage où les attendent de vieux parents, une femme, des enfants chéris. Avant de les serrer sur leur cœur, ils rencontreront la croix venue au-devant d'eux, la croix symbole de la liberté, la croix par laquelle leur est venue la délivrance et qu'ils saluent déjà en chantant d'une voix émue: *O Crux, ave, spes unica*. O Croix, notre unique espérance, salut. Ils débarquent, et se prosternent, l'encens fume, les prêtres, revêtus de leurs pompeux ornements, entonnent le beau cantique d'actions de grâce du peuple hébreu, après le passage miraculeux de la mer Rouge, et aussitôt la procession, toujours précédée de son glorieux étendard, s'ébranle lentement pour monter vers le sanctuaire vénéré, où, debout sur

l'autel éblouissant de lumières, la Mère de tous les chrétiens attend, les bras ouverts, comme pour les serrer sur son sein, ses enfants retrouvés. Les corporations ouvrières, rangées sous la bannière armoriée que l'Eglise leur a donnée, en les émancipant du servage, ouvrent la marche triomphale, puis viennent les estaffiers, revêtus de leurs pittoresques costumes, les consuls, en chaperon rouge, les Ordres religieux, les diacres et le clergé, les humbles Frères de la Rédemption, revêtus de leurs grossiers habits de voyage, un bâton d'une main et de l'autre une bourse, qu'ils tendent, en implorant la charité pour ceux qu'ils ont laissés en arrière et qu'ils brûlent d'aller délivrer à leur tour. Deux à deux, marchant d'un pas mal affermi, voici venir les captifs, tenant un cierge allumé entre leurs mains encore doucement liés par un cordon de soie, en souvenir de leurs récente captivité. Ils chantent, d'une voix brisée par l'émotion, ces belles paroles du psaume: Le Seigneur a fait cesser notre captivité et il nous a consolés. Notre visage a été illuminé par la joie et notre langue a retrouvé des chants d'allégresse. Puis enfin derrière eux, comme un pasteur qui ramène ses brebis au bercail, l'évêque, la mitre au front, d'une main s'appuyant sur son bâton pastoral et de l'autre bénissant la foule, pendant que du haut des balcons tombe une pluie de fleurs, et qu'au chant du chœur disant: Ceux qui sèment dans la tristesse recueilleront dans la joie; enfants, louez le Seigneur dont les œuvres sont admirables, la grande voix du peuple répond: Loué soit à jamais le nom du Seigneur!

« Et maintenant comparez ces grandes solennités chrétiennes, si pleines d'émotion et de majesté, aux fêtes ridicules de la Raison, établies par les bourreaux dictateurs de 93. A ces parades burlesques dans lesquelles le citoyen Robespierre, en culotte courte et serré dans son frac bleu, allait, au nom de la nation, offrir son bouquet tricolore à une prostituée en bonnet rouge. Voilà pourtant tout ce qu'avait pu inventer de plus relevé la philosophie des sages pour remplacer la sublime simplicité du culte chrétien.

« Ce qui me reste à dire de Simon est peu de chose. Quelque zèle que déployassent les Rédempteurs, il leur était cependant impossible de faire tomber les fers de tous les esclaves. Pendant dix années, l'ex-contrebandier eut à souffrir les peines de la captivité; mais ni les coups ni les mauvais traitements ne furent capables de briser son corps de fer ou d'amollir son âme. Une seule idée remplissait son esprit, fuir et se venger. Il crut en avoir enfin trouvé l'occasion; le complot, longuement mûri, devait être mis à exécution la nuit suivante. Un Espagnol, auquel le courage monque au moment de l'exécution, dénonça ses complices. Le traître obtint la liberté pour prix de sa révélation et mit le comble à son ignominie en apostasiant. Deux des conspirateurs expirèrent sous la bastonnade; le troisième, Simon, ne mourut pas, mais les Algériens, pensant qu'après avoir enduré un supplice aussi cruel il serait désormais incapable de travailler, consentirent à le céder, à vil prix, aux religieux.

« Un mois plus tard, Simon revoyait la France, et au bout de quelques semaines, grâce aux bons soins des Frères hospitaliers, il avait recouvré toutes ses forces. De ce jour il ne vécut plus que pour sa vengeance: la haine avait fait de lui un démon.

(A continuer)